

Introduction au film *Jean-du-Sud autour du monde*

Je suis très heureux de présenter
Jean-du-Sud autour du monde
le journal de bord filmé
de ce long voyage que j'ai effectué
depuis Saint-Malo, en France, jusqu'à Gaspé, au Québec,
mais en faisant un grand détour
par l'autre côté de la terre.

C'était ma participation personnelle
dans la célébration du 450^{ième} anniversaire
du premier voyage de Jacques Cartier
au Nouveau Monde.

J'imagine que la première question
qu'on pourrait poser au sujet d'une telle aventure,
serait : qu'est-ce qui peut bien pousser un individu
jusque là apparemment sain d'esprit
à partir si loin, tout seul,
sur un si petit bateau?

J'éprouve moi-même une certaine difficulté
à répondre à cette question.
Je peux seulement dire
que c'est le résultat d'une évolution
et d'un long cheminement.
De loin, cela peut sembler excessif,
mais si on considère aussi le contexte et les circonstances
cela devient plus modeste
et facile à comprendre.

Alors je vais tenter de vous conter
comment mon amour de la voile
(avec un peu d'aide d'un Oizo-Magick)
ont rendu tout cela possible.

Je fais de la croisière à voile depuis trente ans
J'ai appris dans le fleuve et le golfe Saint-Laurent

sur les bateaux des autres
avant d'acheter *Jean-du-Sud*.
Il n'y avait pas d'école de croisière,
alors j'ai dû apprendre en me trompant.
Heureusement, j'ai eu de la chance et mes erreurs
n'ont jamais eu de conséquences fâcheuses.
(De toute façon, c'était sur les bateaux des autres!)

J'ai réussi à boucher les trous
dans ma formation de marin
en lisant avec avidité tous les livres
sur la croisière à voile
sur lesquels je pouvais mettre le nez.

J'ai fait l'acquisition de *Jean-du-Sud* en juillet 1973.
C'est un Alberg 30, coque no. 399
bâti au chantier Whitby Boat Works
sur le bord du lac Ontario.

Une croisière de six mois vers les Antilles l'hiver suivant
avec un retour à Montréal
me met un gros ver dans la pomme :
je veux repartir.
Mais cette fois, je voudrais que ce soit pour de bon.

Je travaillais alors au cinéma,
et comprenais que si je voulais accomplir
quelque chose de conséquent dans ce domaine,
je devrais m'y donner complètement,
n'avoir que cela dans la tête.
Mais je ne pensais qu'à une chose :
partir sur la mer
et pour longtemps.

J'ai compris que si je restais,
je me condamnais à jouer les seconds violons.

J'avais lu également
et plus j'y pensais, plus j'en étais convaincu,
que la sagesse orientale enseigne
que pour atteindre la paix intérieure,
il faut se libérer de ses désirs :

le seul moyen pour moi
de me libérer de celui-là,
serait de le réaliser.

Et j'ai compris que ce vieux rêve
d'économiser de l'argent pour pouvoir partir
ne se réaliserait jamais :
plus je gagnais d'argent,
plus cela me coûtait cher pour le gagner
et je me retrouvais à peu près au même point
à la fin de chaque année.

En juin 1975, je réussis enfin à devenir
navigateur solitaire à temps complet.
(Les anglais disent : " Sail Bum ")
Je me débarrasse de toutes mes possessions
qui ne tiennent pas dans le bateau
et je m'installe à bord de *Jean-du-Sud*.

J'ai décidé de tenter cette expérience :
Comme je n'ai presque pas d'argent,
le seul moyen de partir,
c'est de voir de quoi je peux me passer.

Je dispose de l'essentiel : un bateau.
Il n'est pas payé entièrement,
mais je peux imaginer
qu'il me sera prêté aussi longtemps
que j'en aurai besoin.
Pour le reste, je crois pouvoir me débrouiller.

Alors je remets le cap vers les Antilles
pour y faire du charter pendant deux saisons
pour survivre, et aussi repayer un peu la banque.

Puis je traverse l'Atlantique
pour me rapprocher de mes deux filles
qui avaient suivi leur mère en Suède,
son pays d'origine.

En fait, je puis dire que l'histoire consciente
de ce long voyage

commence en juillet 1978.
Je me trouvais en Suède
où j'explorais avec mes deux filles
la côte de leur nouveau pays.

J'écrivais un article où je décrivais la route
que j'avais suivi avec *Jean-du-Sud*
sous l'oeil bienveillant d'un Oizo-Magick
et cette drôle de collaboration
qui s'était établi entre nous trois
- *Jean-du-Sud*, l'Oizo-Magick et moi -.

A la fin de l'article,
et sans que je me sois formulé les mots dans ma tête,
cette phrase est tombée sous ma plume :
" Et je l'entends déjà me parler de la Longue Route "...

Quoi? Le tour du monde
par le sud des Grands caps
sans escale, tout seul?

J'ai tenté de les raisonner
(*Jean-du-Sud* et l'Oizo-Magick)
Leur faire comprendre qu'un tour du monde
par les Quarantièmes Rugissants et le cap Horn,
est une entreprise considérable :
c'est comme grimper l'Everest.

Bien sûr, j'ai un bon bateau.
En cinq ans, j'ai appris à lui faire confiance.
Je sais qu'il n'a pas pris la mer
simplement pour faire du charter
ou du tourisme à voile :
il lui faut quelque chose de plus consistant
à se mettre sous la quille.

Mais pensons-y un moment :
avec ses quatre tonnes de déplacement,
ce serait le plus petit bateau
à tenter cette route.

Sous ces latitudes, il n'y a même plus de terre
qui arrête l'élan de la longue houle d'Ouest.
La mer a tout le tour du monde pour s'enfler :
elle peut être énorme.

Il faudra me préparer avec une grande impeccabilité
si je veux prétendre au succès.
Si je néglige le moindre détail
je suis sûr que la mer trouvera le défaut.

Il faut d'abord changer le mât :
Si je vais jouer au cap Horn
avec un bateau de cette taille,
je suis sûr de mettre le mât dans l'eau
et celui-ci ne résisterait pas à un chavirage.

Il faut ensuite renforcer la coque,
bâtir des cloisons étanches :
Jean-du-Sud et ce qui s'y trouve
représentent tout ce que je possède en ce bas monde
- et je ne pourrai pas me payer d'assurance -

Il faut débarquer le moteur
(quarante litres d'essence pour faire un tour sans escale,
c'est aussi utile que rien du tout)

Et il y a encore un gros travail à faire
sur le design d'un régulateur d'allure
qui serait meilleur que tous les autres

Il me faut des voiles neuves :
je n'irais pas loin dans l'océan austral
avec des voiles qui ont l'âge de mon bateau.

Tout cela représente un immense travail
et demande beaucoup d'argent!
Et je doute que la caisse du bord
me permette de tenir jusqu'à la fin de l'été.
Dès l'automne, il faudra trouver du travail...

Alors je m'étais interdit de rêver
à ce projet insensé

et j'avais quitté la Suède et mis le cap vers le Sud
sans même savoir où je passerais l'hiver.

Heureusement, une lettre d'un ami, Michel Chabiland
me rattrape en Allemagne, en route vers le Sud :
Michel m'offre du travail dans son chantier.

J'avais fait sa connaissance l'automne précédent
et nous étions rapidement devenus bons amis.

Il possédait un chantier près de Saint-Malo,
où *Jean-du-Sud* avait hiverné.

Le printemps venu,
il avait généreusement mis à ma disposition
les ressources de son chantier
pour faire un bon radoub sur *Jean-du-Sud*
avant de mettre le cap vers la Suède.

Et c'est au cours d'une escale
dans ce joli mouillage des îles Chausey
le dernier avant d'atteindre Saint-Malo
et me mettre au travail
que ce rêve insensé soudain m'apparut possible :

j'ai vu que l'Oizo-Magick
- avec la collaboration de Michel -
mettait à ma disposition
les moyens de préparer *Jean-du-Sud*
à cet immense défi.

Je pourrais utiliser les ressources de son chantier
pour rendre mon bateau si costaud
que les mers du cap Horn ne pourraient pas l'effrayer.

Michel était devenu un grand ami
et je savais pouvoir compter sur sa générosité
et aussi sa compétence
pour trouver une solution
aux nombreux problèmes techniques
que j'allais rencontrer.

Alors j'ai mouillé *Jean-du-Sud* près de Saint-Malo
et appris un nouveau métier :

pour la première fois, je gagnais ma vie avec mes mains
et je me souviens alors d'avoir noté cette phrase :
Il y a vingt ans que je gagne ma vie,
mais c'est à quarante ans qu'il faut apprendre à travailler.

Alors ce premier automne,
je me suis contenté de planifier.

Comme je n'avais pas d'argent, je me suis dit :
" C'est simple, je vais tourner un film
pendant mon tour du monde
- c'est ce que je faisais avant de partir -
et l'argent que je trouverai pour faire le film
m'aidera aussi à payer les dépenses du voyage! "

C'était faire preuve d'une grande naïveté :
Étant du métier, j'aurais dû savoir
qu'il est déjà très difficile
de financer un film de long métrage...

Mais tenter de convaincre quelqu'un
d'investir dans un film tourné par une seule personne
qui veut aller jouer au cap Horn
à bord d'un bateau de trente pieds,
cela tient de l'inconscience.

En dépit de l'intérêt
manifesté dès le début par Radio-Canada,
si Jean Roy, un ami qui était aussi un marin et un cinéaste
n'avait pas insisté si fort
pour que l'Office National du Film me prête le matériel,
je serais parti sans caméras.

Finalement, grâce à l'aide financière
du réseau Radio-Mututel et du poste CKMF
qui ont assumé les dépenses du voyage
et celle de Pierre Décarie, un radioamateur
qui a accepté de se lever à l'aube tous les matins
pour capter les messages quotidiens
transmis depuis *Jean-du-Sud*
et de les relayer par téléphone jusqu'au poste de radio.

Grâce aussi à Yves Michon et Jacques Pettigrew
de Ciné-Groupe, les producteurs du film,
j'ai pu partir raisonnablement équipé.

Avec le recul, je constate qu'il fallait une grande dose de foi
pour m'attaquer à un tel projet.

En fait, de façon consciente,
j'ai décidé de tenter cette expérience :
J'avais lu dans un livre qui me semblait digne de confiance
que si on est profondément convaincu
du sommet de sa conscience
qu'il faut faire une chose,
celle-ci devient automatiquement possible
et on devrait trouver les moyen de la réaliser.

A la condition, bien sûr, de faire sa moitié
de façon impeccable.

A Findhorn, on appelle cela
" la Loi de la Manifestation " ;
d'autres parlent de la providence.
Moi, je préfère évoquer cette réalité
d'une façon moins sérieuse, ou plus poétique.
Je dis : " l'Oizo-Magick " .

Et je peux garder comme aide-mémoire,
un petit oiseau tissé dans une palme de cocotier magick
suspendu à la main-courante, dans le bateau.

Lorsque j'étais parti, quatre ans plus tôt,
je l'avais mis à l'épreuve
et je dois admettre que jusqu'alors,
il ne s'était pas mal tiré d'affaire :
je n'avais jamais manqué de l'essentiel
j'avais même pu recevoir mes deux filles sur le bateau
à tous les étés.

Alors j'ai décidé de partir de cet axiome
et de lui donner le bénéfice du doute.

A partir de ce moment et jusqu'au jour du départ,
trois ans plus tard,
il n'y a pas un seul jour où je me sois dit :
" Qu'est-ce que je peux faire aujourd'hui de plus efficace
pour permettre à ce projet de se matérialiser. "

Dès que je considérais le problème dans son ensemble,
en tenant compte de l'ampleur du projet
et du peu de moyens dont je disposais,
j'étais découragé et tenté d'abandonner.

Alors je faisais l'effort conscient de ne pas anticiper,
de n'affronter les problèmes
que lorsqu'ils se posaient
et de les solutionner du mieux que je le pouvais.

Je croyais y mettre deux ans
mais il m'en a fallu trois
avant de pouvoir partir.
Trois années, durant lesquelles
je me suis répété à tous les matins :
" Qu'est-ce que je peux faire ce matin, de plus efficace... "

Et si on me demande ce que ce long voyage
m'a appris de plus important,
je répondrai que c'est cette attitude
qui est devenue, avec le temps, une habitude.